

ELOGE DE LA PENSEE MINUSCULE

Libération, N° Spécial an 2000

Habituellement, si l'on demande à un philosophe à quoi il pense, on s'attend à ce que sa pensée et ses contenus aient une dignité particulière : on ne s'attend pas à ce qu'il réponde qu'il pense à ses découverts bancaires ou à la couleur de la chaussette qu'il a perdue dans son paquet de linge sale. On s'attend à ce qu'il pense à de Grands Sujets, comme la nature du Temps ou de l'Être, les conditions de la Vraie Démocratie, la Modernité, ou le Sens du Passage-au-Troisième-Millénaire-de-l'Humanité. On s'attend aussi à ce qu'il y pense d'une certaine manière : Réflexive, Profonde, Compréhensive. Bref on attend de lui des Pensées de Penseur, des Pensées en Majuscules. Telle est bien l'image de la pensée que véhicule la tradition philosophique et l'imagerie populaire. Du philosophe d'université au professeur de lycée, du Grand Intellectuel au grimaud, tout le monde suppose que penser philosophiquement c'est penser la totalité. On regrette qu'il n'y ait plus de Sartre, de Merleau-Ponty, et on craint que la mort des derniers géants de la pensée ne laisse la scène vide. On n'a évidemment pas totalement tort: la tâche de la philosophie est bien, comme l'a dit l'américain Wilfrid Sellars, de « comprendre comment les choses au sens le plus large possible sont liées entre elles au sens le plus large possible ». Mais cela ne veut pas dire que ce sens du Tout s'acquière

nécessairement en faisant des moulinets autour de matières aussi vastes que molles. Peut-être que le sens de la synthèse ne s'acquiert que s'il est précédé d'un sens de l'analyse et de la description, à partir de réflexions sur des choses apparemment triviales, avec des lunettes de myope et non pas avec l'astigmatisme point de vue de Sirius. Mais quand on est obnubilé par les grands penseurs, on ne se rend pas compte que la philosophie professionnelle d'aujourd'hui est devenue aussi précise et spécialisée que peuvent l'être les disciplines scientifiques, et que tout comme il y a des revues consacrées à la neurophysiologie d'une petite partie du cerveau, on peut faire de la philosophie sur un territoire très limité. Il y a des philosophes qui, par exemple, se demandent sur des livres entiers ce que c'est que comprendre un énoncé conditionnel comme « Si Oswald n'a pas tué Kennedy quelqu'un d'autre l'a fait » et en quoi cet énoncé diffère de « Si Oswald n'avait pas tué Kennedy, quelqu'un d'autre l'aurait fait ». Dans cette anodine goutte de grammaire, il y a, comme le disait Wittgenstein, tout un nuage de philosophie. Car si l'on n'employait pas des notions comme celle d'implication entre des faits, de causalité, de croyance, ou de possibilité, de loi, ou de signe, on ne pourrait pas comprendre le sens d'un petit mot comme « si ». Les philosophes stoïciens le savaient, qui écrivaient des traités entiers sur les conditionnels, la conjonction « et » ou la disjonction « ou ». Ils voyaient dans la logique l'antichambre de la physique, de la métaphysique et de la morale (et tellement d'impératifs moraux contiennent des « si »). Ils allaient au Tout à partir des détails. Autre exemple : quelle est la différence entre percevoir *un* chat et percevoir *que* ceci est un chat ? Je peux avoir la première pensée sans avoir le

concept de chat, alors que je dois avoir ce concept pour avoir la seconde. Un contenu de perception n'est pas nécessairement le contenu d'un jugement ou d'une proposition. Mais alors comment la perception peut-elle être une connaissance si toute connaissance est propositionnelle? C'est le genre de question que se posait Kant : comment peut-on percevoir sans concevoir ? Et les sciences cognitives, qui ne sont pas des ennemies mais des alliées de la philosophie, sont loin d'avoir épuisé cette question. La philosophie commence là, dans ces problèmes minuscules qui requièrent un ajustement des instruments conceptuels les plus fins aux faits les plus banals. Les philosophes analytiques qui se posent des problèmes- miniature et construisent des jardins japonais conceptuels, et auxquels on reproche leur étroitesse de vue, n'ont pas renoncé aux synthèses grandioses, mais ils préfèrent ne pas commencer par elles. Le philosophe qui voudrait faire aujourd'hui de la philosophie à la manière de Hegel ou de Sartre serait un peu comme un général qui voudrait appliquer les principes de la guerre napoléonienne à la guerre des étoiles ou aux guerres informatiques. Le passage au Troisième Millénaire, en philosophie, c'est peut-être cela : réaliser qu'on n'accomplira des progrès qu'en passant par des pensées minuscules, et non plus majuscules. J'anticipe les objections : de même que la littérature, avec Pierre Michon, ou Philippe Delerm, se gargarise de « vies minuscules » et de petits riens, suis-en train de proposer une philosophie de l'insignifiance, au ras des pâquerettes ? Reflet de l'individualisme contemporain, des conflits « micro » cachant l'ordre « macro » planétaire qui nous attend ? Mais de même que la géopolitique, la philosophie d'aujourd'hui doit passer par le local avant

d'atteindre le global. Cela ne veut pas dire qu'on en reste au superficiel, mais que, selon le mot de Sherwin-Williams, « sauvez la surface et vous sauvez tout ». Sauvez les détails et vous sauverez le monde qui, de toute façon, n'a pas besoin de nous pour être sauvé.

Pascal Engel

886 mots